

LUNDI 17 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2022



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

#03



© DR
Milou en mai, 1990



© DR
The Wonder, 2022

L'art du portrait féminin

Le nouveau film de Sébastien Lelio, *The Wonder*, avec Florence Pugh

PAGE 3



James Gray à Lyon !

Cinéma, rêve et chuchotement... Conversation avec un grand cinéaste

PAGE 2

« Mon père aimait changer d'identité. »

Le Festival Lumière propose aux cinéphiles de replonger dans l'œuvre de **Louis Malle** (1932-1995) au travers d'une vaste rétrospective bientôt en salles. **Justine Malle**, la fille du cinéaste, revient sur la carrière de son père.

Comment Louis Malle est-il venu au cinéma ?

Assez tôt, en découvrant *Les Dernières vacances* (1948), de Roger Leenhardt. Ce film sur la fin de l'enfance l'a beaucoup touché. La filiation entre eux est évidente. Ma grand-mère était l'héritière des sucres Béghin. Elle espérait que mon père reprenne l'affaire. Et lorsqu'il lui a révélé qu'il voulait faire du cinéma, elle l'a giflé ! Ce geste l'a encore plus déterminé à percer dans cette voie. Pourtant, il a grandi très loin du cinéma. À en croire les lettres qu'elle a laissées, ma grand-mère était très sceptique au sujet du désir de cinéma de mon père, elle pensait qu'il allait rapidement en revenir.

Et son père ?

Quand il lui arrivait d'en parler, il le décrivait principalement comme un père absent. Il ne l'a pas vu pendant la guerre car il avait été envoyé dans le Nord, alors que la famille habitait Paris. Il était silencieux et secret. Tous deux ne se sont pas vraiment rencontrés. Le foyer rayonnant de la famille, c'était sa mère, une femme très énergique et pratiquante.



Lacombe Lucien, 1974

Jacques-Yves Cousteau lui a mis le pied à l'étrier à 23 ans avec *Le Monde du silence* (1955). Le documentaire a remporté la Palme d'or et l'Oscar du meilleur film. Cette étape très formatrice l'a doté d'un bagage

technique et a noué sa relation au documentaire. Elle a aussi profondément nourri son imaginaire car, avec Jacques-Yves Cousteau, ils voyageaient beaucoup. Cette expérience a inscrit en lui l'idée que la nature est un monde préservé et nourri une nostalgie du paradis perdu. Dans *L'Inde Fantôme* (1969), il évoque d'ailleurs sa nostalgie des Seychelles.

Un autre grand cinéaste a énormément compté : Robert Bresson. Louis Malle a participé à la préparation de Un condamné à mort s'est échappé...

Robert Bresson était un très grand cinéaste à ses yeux. Pour mon père, *Pickpocket* (1959) constituait le chef-d'œuvre absolu. Quand j'ai vu le film à quinze ans, cela a été un choc et je ne lui en ai jamais parlé, pensant que ce n'était pas forcément son type de cinéma. Des années plus tard, je suis tombée sur un article dans lequel il raconte que ce film a été pour lui une étincelle ! Il parlait peu de ses films et de cinéma. Sa cinéphilie était quelque chose d'assez intime. Il n'était pas dans la transmission.

En 1957 il signe son premier film, Ascenseur pour l'échafaud. Et il remporte le prix Louis Delluc...

Au risque de décevoir, je ne pense pas qu'*Ascenseur pour l'échafaud* soit un film qui lui tenait spécialement à cœur, au contraire de *L'Inde Fantôme* (1969) et de *Lacombe Lucien* (1974), un long métrage qu'il a très longtemps mûri. Il ne voulait pas commencer par quelque chose de personnel, mais davantage par un film de genre. C'était presque une stratégie de sa part.

Sur la forme, il a abordé le film noir, l'adaptation de livres ou de pièces, le documentaire. Sur le fond, demeurait une constante : un regard très acerbe sur le monde politique et la bourgeoisie. Il était très révolté par l'injustice et le fait d'être né dans un milieu très bourgeois, très privilégié, lui donnait un sentiment de légitimité à en



Louis Malle sur le tournage de *Calcutta*, 1969

parler. L'injustice qu'il raconte dans *Au Revoir les enfants* [l'arrivée de la Gestapo dans un collège pour arrêter trois enfants juifs, NDLR] a été le début de sa révolte.

En 1971, il réalise Le Souffle au cœur, qui évoque l'inceste et trois ans plus tard, Lacombe Lucien, sur la collaboration en temps de guerre. Sur ces deux films, on lui a reproché un manque de jugement moral...

C'est un malentendu. C'est même un contre-sens auquel il a peut-être aussi contribué en adoptant une posture un peu dandy ou cynique, mais qui n'était absolument pas en contradiction avec sa conscience très forte du bien et du mal. Il n'assène pas le jugement, mais laisse le spectateur y arriver par lui-même. Il ne voulait pas faire la belle âme : c'est quelqu'un qui avait une boussole morale très forte. J'ai pu le constater au quotidien.

Avec Au revoir les enfants, il signe un retour fracassant en France...

Pourtant, au départ, personne ne voulait du film. Mon père n'avait jamais parlé de cette histoire très intime. Je ne savais pas qu'il avait vécu cet épisode. Il a porté cette histoire en lui longtemps. J'ai découvert dans *Au Revoir les enfants* mon père à ses douze ans.

Il y a eu, entre son exil et son retour en France, une « période américaine »...

Mon père aimait changer d'identité et détestait être assigné à une place. Partir aux États-Unis a pour lui été une façon de s'extraire de son milieu social et de redémarrer. Il se sentait très jugé. Il en a beaucoup souffert car il était en révolte contre son héritage familial. Il y a donc cette idée de faire table rase, même s'il n'est pas non plus devenu trotskiste ! C'est aussi pour cette raison que le timing de cette rétrospective est parfait : plus personne ne sait ce que sont les sucres Béghin aujourd'hui.

Quel est son héritage dans le cinéma contemporain ?

Lorsque l'on creuse, on se rend compte que ce sont chacun de ses films, pris indépendamment, et non son œuvre dans sa globalité, qui ont marqué les esprits. Bertrand Mandico, par exemple, est un fan absolu de *Black Moon* (1975). Pour Arnaud Desplechin, Vania, 42^e rue (1994) est un film culte. Son rapport à l'enfance a aussi beaucoup influencé Wes Anderson. C'est peut-être dans sa façon de filmer l'enfance que se situe son héritage le plus évident. Ce n'est pas quelqu'un qui a théorisé le cinéma. Il aurait pu car il était raffiné intellectuellement, mais il préférerait l'action.

Comment accueillez-vous la ressortie d'une partie de sa filmographie au cinéma ?

Je m'en réjouis ! *Le Voleur* (1967), par exemple, est un film à voir absolument au cinéma.

— Propos recueillis par Benoit Pavan



Le Voleur, 1967

LES SÉANCES DU JOUR

Le Souffle au cœur de Louis Malle (1h59)
> CINÉMA COMEDIA 10h45
En présence d'Alexandra Stewart et de Benoît Ferreux

Le Feu follet de Louis Malle (1h49)
> PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE) 13h30
En présence d'Alexandra Stewart

Les Amants de Louis Malle (1h31)
> PATHÉ BELLECOUR (1^{RE} SALLE) 16h
En présence de Justine Malle

Ascenseur pour l'échafaud de Louis Malle (1h33)
> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (2^E SALLE) 11h15
En présence d'Olivier Barrot (journaliste, auteur)

Black Moon de Louis Malle (1h41)
> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE (2^E SALLE) 16h45
En présence d'Alexandra Stewart

Zazie dans le métro de Louis Malle (1h33)
> LUMIÈRE TERREAUX 11h
En présence de Justine Malle

Milou en mai de Louis Malle (1h47)
> CINÉMA BELLECOMBE 20h
En présence de Justine Malle

Lacombe Lucien de Louis Malle (2h18)
> CINÉ MIONS / MIONS 20h
En présence d'Eric Guirado

CONVERSATION

SUR SA CINÉPHILIE

J'ai envie de devenir l'expert d'au moins quelque chose avant de mourir. C'est pourquoi je regarde au moins un film par jour, en général avant d'aller dormir. Ma femme et mes enfants pensent que je suis fou. Ils essayent de me convaincre de regarder des séries sur les plateformes, mais tout ça, c'est de la merde. Ce qui compte, c'est le cinéma !

SUR LA SENSUALITÉ ET LA FLUIDITÉ AVEC LAQUELLE IL FILME

Cela vient d'un mélange un peu bizarre entre mon amour pour une certaine période du cinéma européen et mon amour pour la façon dont on raconte une histoire aux États-Unis. En Europe, il y a plus de profondeur. Ceci dit, les cinéastes américains qui me fascinent vont dans la profondeur des choses. Je suis un cinglé de cinéma étrange ! De mon point de vue, les films sont des rêves, et ils ne sont pas forcément toujours plaisants. Mais j'aime aussi les mauvais rêves.

Le cinéma n'est pas complètement verbal pour moi. Cette sensualité que vous évoquez, c'est ma tentative de transmettre des émotions.

SUR SA MANIÈRE DE BÂTIR UN CINÉMA DU PREMIER DEGRÉ

Je ne comprends pas comment on peut faire une belle œuvre d'art en étant ironique, et quand il s'agit d'un film, en ajoutant une dimension humoristique à l'histoire. Pour moi, l'important est de permettre au public de rentrer dans l'esprit de mes personnages. On ne peut pas prendre de distance si l'on veut vraiment montrer leurs émotions. Tout ce que j'essaye de communiquer au travers de mes films, c'est un sentiment intérieur.

SUR SES PERSONNAGES, QUI SE CONFIENT

Peut-être que cela vient du fait que je hais les comédies musicales de Broadway ! J'ai par exemple détesté *Evita*. Tout le monde parlait fort en chantant ! Cela a été une torture pour moi. Je préfère

les films qui vont dans la partie la plus intime de la vie. Ma mère disait qu'au moins, au théâtre, on peut voir les acteurs en vrai. Moi, je veux voir le grain de la pellicule sur le visage des acteurs. Ce que le cinéma a apporté, contrairement au théâtre, c'est le pouvoir du chuchotement. Ce qu'il y a de vraiment génial au cinéma, c'est que vous pouvez dire « *Je t'aime* » sans le penser vraiment.

SUR SES HÉROS RÉTIFS À LA HIÉRARCHIE ET À L'INSTITUTION

Je pense que cela vient de ce que j'ai vécu quand j'étais enfant. De quand on doit se battre pour réussir. Mes parents me disaient toujours que je n'arriverais pas à faire du cinéma et j'ai dû me battre pour y parvenir. J'ai toujours été conscient du fait que dans mon quartier, il subsistait des inégalités. Mes parents essayaient toujours d'avancer, mais ils avaient de la tristesse permanente dans les yeux. J'ai toujours eu ce désir de s'en sortir que porte en elle la

classe ouvrière. Et puis il y a la rencontre avec un professeur au lycée qui m'a appris le latin. Il m'a ouvert les yeux sur la littérature. C'est très difficile de parler de soi-même ! C'est un peu comme vous faire visiter ma salle à manger !

SUR LA MORT, QUI TRAVERSE LA PLUPART DE SES FILMS

On va tous mourir ! Mais ce n'est pas une mauvaise chose. Comme la mort, la tristesse ou la déception sont des choses qui existent. Mais je comprends que les grosses sociétés commerciales n'aiment pas qu'on en parle car cela ne pousse pas à l'achat. Si l'on devait vivre pour toujours, grâce à une pilule magique qui rendrait immortel, ce serait tellement ennuyeux ! J'essaye de « dealer » avec l'immortalité au travers de mon travail. Je ne sais pourquoi, mais j'ai toujours été obsédé par l'idée de la perte, du deuil. J'aime capter des moments éphémères. Je ne sais pas pourquoi.

— Propos recueillis par B. P.

Festival Lumière – Lyon, France



© Léa Renier

« Les films sont des rêves. »

Dimanche, le cinéaste américain **James Gray** a détaillé avec humour et précision sa vision du cinéma.

John Parker, cinéaste d'un film culte, peut-être...

Chaque jour un cinéaste méconnu et un film à redécouvrir : rendre justice aux oubliés de l'histoire du cinéma, c'est aussi le rôle du festival Lumière.

Qui est-ce ?

L'homme d'un seul film. Et encore... Officiellement, John Parker (1925-1981), fils d'un propriétaire de salles de cinéma de l'Oregon, utilise l'argent de sa mère pour tourner en six jours ce film ovni et muet, partiellement improvisé, qui ne ressemble à aucun autre. Mais l'acteur de second rôle Bruno VeSota, qui dans le film a des faux airs d'Orson Welles, répandit le bruit qu'il avait lui-même réalisé l'essentiel du film. Qui croire ? John Parker n'a jamais rien tourné d'autre.

Son film au festival Lumière ?

D'une durée inhabituelle (moins d'une heure), *Dementia* est un trip onirique et (vaguement) horrifique qui suit la dérive nocturne d'une femme dans les rues de Los Angeles. Surchargé de symboles freudiens – l'héroïne revit la mort de son père dans un cimetière qu'on croirait sorti d'un film d'Ed Wood – le récit délivre un malaise permanent, qu'il est licite de relire aujourd'hui à la lumière de la lutte contre les violences faites aux femmes. Un cauchemar proto-féministe ? Presque.

Pourquoi le découvrir ?

Après une courte exploitation, *Dementia* a connu un succès underground plus de vingt ans après son tournage grâce à la mode des séances de minuit. Outre son invention visuelle, qui mélange brillamment les influences (expressionnisme muet, film noir réaliste, cinéma d'Orson Welles), le film montre à quel point le cinéma « d'exploitation » (la série Z à pures fins mercantiles) est proche de l'avant-garde. C'est la leçon de cette œuvre étrange qui, dit-on, influença David Lynch. Merci, John Parker.

— A. F.

SÉANCES

Dementia de John Parker (1955, 56min)

> INSTITUT LUMIÈRE Lundi 17 octobre, 22h30

> UGC CONFLUENCE Samedi 22 octobre, 16h15



Dementia, 1955

LA CITATION DU JOUR

Dans chacun de mes films hongrois, j'ai essayé d'expérimenter, d'introduire quelque chose d'inédit, du moins dans le contexte du cinéma hongrois de l'époque. Par exemple, l'adultère. Quand j'ai suggéré qu'une comtesse se donnait à son jardinier, cela a créé pas mal de remous. Et pourtant on ne voyait qu'une main de femme éteignant la lampe de chevet. Dans l'un de ces films, j'ai fait du cambrioleur un héros. Dans un autre, deux chevaux se croisaient et se mettaient à dialoguer !



André de Toth, cinéaste international (dans *Positif*, 1995)

Le Chilien qui filmait les femmes

Gros plan sur **Sebastián Lelio**, qui présente son nouveau film *The Wonder*, en avant-première.



© Jean-Luc Mége

Il s'est imposé sur la scène internationale avec discrétion et humilité, en signant de magnifiques portraits de femmes, des femmes qui cherchent toutes à se libérer de de différentes formes d'oppression. Après trois premiers films remarquables, Sebastián Lelio acquiert une dimension supplémentaire lors de la présentation au Festival de Berlin, en 2013, de *Gloria*, qui vaut à son interprète Paulina García un prix d'interprétation.

Dans ce portrait joyeux et mélancolique d'une femme mûre qui redécouvre le plaisir, Sebastián Lelio, montre une délicatesse, une sensibilité rares. Quatre ans plus tard, il remporte l'Oscar du meilleur film en langue étrangère pour *Une femme fantastique*, ce qui lui ouvre les portes d'une carrière en langue anglaise. Il enchaîne avec l'adaptation d'un roman de Naomi Alderman, *Désobéissance*, le récit d'un amour lesbien interdit dans la communauté juive orthodoxe de Londres. En un sens, le titre définit son cinéma : « *En général, dit-il, la beauté de la désobéissance dans l'art est que la société a donné à l'artiste la liberté d'explorer et de tout essayer, de descendre dans l'abîme, de rendre toute frontière morale floue et d'explorer le côté obscur. En ce sens, au cinéma, en musique et au théâtre, la désobéissance est presque une obligation.* »

Après un savoureux auto remake de *Gloria*, avec Julianne Moore, *Gloria Bell*, il adapte aujourd'hui, à quarante-huit ans, un roman de la canadienne Emma Donoghue (dont un précédent ouvrage avait fourni la matière du film *Room*). Le scénario est co-signé par la dramaturge Alice Birch, figure féministe engagée des scènes anglaises. Situé dans les années 1860, *The Wonder* raconte l'opposition entre une infirmière rationaliste (interprétée par la jeune comédienne anglaise Florence Pugh), formée aux soins modernes par Florence Nightingale, qu'elle a accompagnée pendant la guerre de Crimée, et une communauté qui veut croire au miracle d'une fillette qui dit se nourrir de « *la manne céleste* » et se prive de nourriture depuis plusieurs mois.

« *Dans le film, l'enjeu est un corps féminin, qui se trouve contrôlé par des récits extérieurs, explique Sebastián Lelio. Ici, chacun veut imposer son récit propre, en déformant la réalité. Voici la définition de la position fanatique. C'est un film qui s'insère dans le monde actuel : il parle d'aujourd'hui. Que ce soit un film situé à une autre époque fait partie du jeu, de l'artifice, mais ce n'est pas le propos. Ce n'est pas de l'année 1862 qu'il est question, ce qu'on voit là, c'est ce qui se passe à toutes les époques et à moins que nous ne nous libérions du cancer du fanatisme sous toutes ses formes, cela va continuer d'arriver.* »

— A. F.

LA SÉANCE (AVANT-PREMIÈRE)

The Wonder de Sebastián Lelio (2022, 1h43)

> PATHÉ BELLECOUR
Lundi 17 octobre, 18h15

COUP DE PROJECTEUR



Mes petites amoureuses, 1974

Mes petites amoureuses

SÉANCES

Mes petites amoureuses

de Jean Eustache (1974, 2h03, VFSTA)

> COMOEDIA Lundi 17 octobre, 18h30

> VILLA LUMIÈRE Vendredi 21 octobre, 18h45

Un tout jeune homme sur un banc est l'un des motifs qui traverse le film de Jean Eustache, *Mes petites amoureuses*, seconde restauration après le succès de *La Maman et la Putain*. Réalisée en 1974, cette oeuvre est aussi gracieuse qu'une peinture du Moyen Age où l'on trouve des gestes sacrés, des expressions cruelles, des sentiments de danger et des rêves d'accomplissement, le tout sans dissonance. Daniel, le très jeune héros de cette chronique, file à travers le monde, une France campagnarde, puis de moyenne ville du Sud, avec le même rythme immuable, celui de l'observation. Plus tout à fait dans l'enfance, et pas encore vraiment adulte, il met une distance entre lui et les autres, d'abord pour les écouter, ensuite parfois pour agir.

Eustache construit ainsi un visage français, une époque, composée de sensations limpides entre pragmatisme et universel. L'idée éternelle du premier baiser, peut-être possible avec des filles, des jeunes femmes, côtoie la réalité de théories masculines autour de l'argent, la réparation d'une moto en chemise blanche, ou le mariage. Pas très loin, le groupe des adultes aguerris renvoie un fatalisme peu disert. Et puis, le cinéma, les films d'aventure et l'indépassable *Pandora*, histoire d'amour légendaire, ponctuent la vie. *Mes petites amoureuses* devient peu à peu une oeuvre miraculeuse, Eustache crée une vie, celle du jeune Daniel, qu'il ne fait partager qu'aux seuls spectateurs grâce à une voix off, la pensée intérieure du très jeune homme qui irradie tout le film.

— Virginie Apiou

COUP DE PROJECTEUR

Kisapmata

SÉANCES

Kisapmata de Mike De Leon (1981, 1h38)

> PATHÉ BELLECOUR Lundi 17 octobre, 17h15

> UGC CONFLUENCE Mercredi 19 octobre, 16h30

Réalisé en 1981, en fin de dictature du président Marcos aux Philippines, *Kisapmata* est un drame familial qui prend position métaphoriquement contre le régime d'alors, et par extension contre le patriarcat. Il est évidemment toujours pertinent de le voir selon ces deux prismes, mais également, et tout simplement, de découvrir cette œuvre pour ce qu'elle est aussi, à savoir un authentique et puissant exemple de cinéma d'auteur. De quoi s'agit-il ? Quand sa fille unique annonce à son père, ancien flic, qu'elle est enceinte, celui-ci la laisse se marier et bientôt ne la laisse plus sortir de la maison paternelle. Ce qui est d'abord remarquable c'est l'étrangeté de ce film qui plonge peu à peu dans l'horreur avec un charme malsain et



Kisapmata, 1981

envoûtant. La musique ensorcelante, les sons mats et séduisants des objets que l'on manipule, la circulation à l'intérieur de cette maison colorée de vert de plus en plus acide, et les cauchemars de l'héroïne forment un ensemble sorti de l'imaginaire très déterminé d'un véritable auteur. Les acteurs de plus en plus troublés suivent le chemin de l'histoire comme dans une spirale hypnotisante. De Leon réussit à tenir ses paradoxes, notamment avec le personnage clé du père, sympathique et même selon les moments chaleureux, jamais glaçant, et pourtant... Terrible comme un fait divers relaté sans affect, et sophistiqué comme une image richement illustrée, *Kisapmata* agit comme un sortilège.

— V. A.

QUIZ LA HAINE (1995) Mathieu Kassovitz

Au printemps 1995, *La Haine* de Mathieu Kassovitz rassemble plus de 2 millions de spectateurs et crée un genre : le film de banlieue. Plus de vingt-cinq ans plus tard, cette irrésistible comédie sociale au noir et blanc léché n'a rien perdu de son acuité et de sa vigueur. Mais la connaissez-vous vraiment ? — par A. F.



SÉANCES

La Haine de Mathieu Kassovitz (1995, 1h40)
➤ **VILLEURBANNE** Lundi 17 octobre, 20h45
➤ **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 19 octobre, 20h
➤ **UGC CONFLUENCE** Jeudi 20 octobre, 21h45
➤ **CINÉMA OPÉRA** Dimanche 23 octobre, 17h15

1 Où a été tourné *La Haine* ?

- A. À la Cité du Chêne Pointu à Clichy-sous-Bois
- B. Dans le quartier de la Noé à Chanteloup-les-Vignes
- C. Dans la cité Athéna à Évry-Courcouronnes

2 Pour ne pas attiser la haine pendant le tournage, la production « cache » le film sous un autre titre. Lequel ?

- A. Droit de cité
- B. Qu'il est blême mon HLM
- C. Black Blanc Beur

3 Le tournage est rendu possible par l'action apaisante de l'association « Les Messagers ». L'un de ces messagers est devenu cinéaste. Quel est son nom ?

- A. Abdellatif Kechiche
- B. Ladj Ly
- C. Rachid Djaïdani

4 Dans le film, le personnage joué par Vincent Cassel rejoue devant un miroir une scène célèbre du cinéma américain. Laquelle ?

- A. Une scène de *Rio Bravo* avec John Wayne
- B. Une scène de *Taxi Driver* avec Robert De Niro
- C. Une scène de *Scarface* avec Al Pacino

5 Lors de sa présentation au Festival de Cannes, la garde républicaine proteste contre un film qu'elle juge hostile à la police. De quelle façon ?

- A. En barrant la route à Mathieu Kassovitz
- B. En retardant la projection officielle
- C. En tournant le dos à Mathieu Kassovitz et son équipe

6 Après la sortie, invité par Bernard Pivot à son émission *Bouillon de culture*, Kassovitz ne quitte pas sa casquette ornée d'un dessin. Que représente-t-il ?

- A. Une main faisant un doigt d'honneur
- B. Une kalashnikov
- C. Une feuille de cannabis

Ça se passe à



« Chabrol fait partie des cinéastes qui ont mélangé les genres (policier, drame, comédie). C'est un cinéma riche avec de très belles adaptations d'auteurs américains. C'est le seul cinéaste avec Hitchcock dont on utilise un adjectif pour parler de son cinéma : "on dit un film hitchcockien, chabrolien". Mon film préféré de Chabrol : *Les Innocents aux mains sales*. »

Damien Bonnard présentant *La Rupture* de **Claude Chabrol**



« Aïe, aïe, aïe, aïe, une bonne bouteille de *Rosé Garcia* ». Un groupe de Mariachis a revisité ses classiques pour célébrer le lancement du vin de **José Garcia**, baptisé le *Rosé Garcia*. Avec en guest star dans les chœurs : **Alejandro González Iñárritu** qui a entonné un « *Viva Mexico !* ».

LUMIÈRE



« J'aime beaucoup ce film de ma mère. C'est un long métrage explicitement politique, à remettre dans le contexte d'une année très importante politiquement : 1968. Ma mère ne souhaitait pas qu'on la catalogue comme une féministe, une socialiste ou une gauchiste. Pourtant, *Les Filles* est clairement féministe et progressiste, cela ne fait aucun doute ! Le film n'a pas été bien reçu à l'époque car les Suédois n'étaient pas habitués à ce que leur système sociétal soit critiqué. Mai a souhaité pointer que la domination des hommes était toujours présente et que l'égalité entre les hommes et les femmes n'était pas encore suffisante. En France, le film a en revanche reçu un très bel accueil. Simone de Beauvoir avait même rédigé une critique élogieuse dans *Le Monde*. »

Louis Lemkow Zetterling présentant *Les Filles* de **Mai Zetterling**

DOCUMENTAIRE

Kinuyo Tanaka, complément d'enquête

Un magnifique documentaire complète la redécouverte de la cinéaste nippone, qui a eu lieu l'an passé au festival



Tanaka, une femme dont on parle, 2022

Quand Kinuyo Tanaka décida de passer à la réalisation, Kenji Mizoguchi, dont elle avait été l'interprète fétiche dans une quinzaine de films, exprima sa désapprobation. Il ne croyait pas la star capable de devenir cinéaste, elle qui avait arrêté l'école en primaire. Comme le dit joliment l'universitaire Ayako Saito dans ce passionnant documentaire sur la deuxième réalisatrice de l'histoire du cinéma japonais, Mizoguchi était féministe mais au sens où on l'entendait à l'époque : quelqu'un qui avait beaucoup d'affection pour les femmes...

L'histoire donna tort au cinéaste : comme l'ont découvert tour à tour le public émerveillé du festival Lumière 2021 puis les 40 000 spectateurs de la rétrospective qui parcourut la France, Kinuyo Tanaka (1910-1977) signa six films singuliers où les personnages féminins montrent

enfin du caractère, loin des héroïnes souvent soumises du cinéma japonais traditionnel. C'est au Japon que Pascal Alex-Vincent, grand spécialiste du cinéma nippon, est parti sur les traces de l'actrice-réalisatrice méconnue. Des témoignages essentiellement féminins, notamment de la conservatrice du musée Tanaka, dans sa ville natale de Shimonoseki, retracent son parcours Et l'évolution de son style : après deux films dont l'un suivant fidèlement un scénario d'Ozu (*La Lune s'est levée*, 1955), Tanaka tourne ce qui reste peut-être son chef-d'œuvre, *Maternité éternelle* (1955), récit moderne inspiré des écrits et du parcours de la poétesse Fumiko Nakajō, morte à 31 ans d'un cancer du sein. Plus tard, son cinquième film, *La Nuit des Femmes* (1961), s'apparente aux descriptions

violentes de la jeunesse japonaise par ses contemporains, les auteurs de la Nouvelle Vague locale - Tanaka et Oshima dialoguent même par journaux interposés.

Riche d'une iconographie exceptionnelle, ce documentaire sensible, disponible dans le coffret des six films de Kinuyo Tanaka publié chez Carlotta (et en vente dans les boutiques du festival), s'achève de façon très émouvante : un couple âgé, l'ancienne monteuse de Kobayashi, cinéaste qui était le cousin de Tanaka, et un ancien assistant d'Oshima, prennent soin de la tombe d'une cinéaste longtemps oubliée et enfin redécouverte.

— A. F.

SÉANCE

Tanaka, une femme dont on parle de Pascal-Alex Vincent (2022, 52min)
➤ **VILLA LUMIÈRE** Lundi 17 octobre, 14h30

PORTRAIT

Un jour, un bénévole TANMOY DEB



MA BIO EXPRESS : Chercheur en formulation pharmaceutique, Tanmoy, Bangladais, amateur de films de science-fiction et de biopics s'est engagé en tant que bénévole via l'association Singa pour l'intégration des personnes réfugiées. Ce cinéophile a une règle de vie : « un film par jour ».

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : James Cameron et Ron Howard, en tant que fan de science-fiction. Pour moi, la recherche scientifique, c'est comme le cinéma : il y a une histoire, une logique que l'on suit pour atteindre un objectif spécifique. Et puis lorsque l'on présente nos travaux dans des revues scientifiques, on doit écrire un résumé avec une photo, comme un synopsis de film !

MES ACTEURS PRÉFÉRÉS : Tom Cruise, il est incroyable ! Et la comédienne roumaine Alexandra Maria Lara et la Canadienne Rosa Bianca Salazar.

MON FILM DE CHEVET : Bogowie (*Les Dieux*) du polonais Lukasz Palkowski, un biopic sur le chirurgien Zbigniew Religa, pionnier de la transplantation cardiaque. Et le film que j'ai vu le plus de fois, c'est Rush de Ron Howard !

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : J'aime communiquer avec les gens, et découvrir la personnalité des cinéastes lors des projections.

MES MISSIONS AU FESTIVAL : Je réalise l'accueil du public au Village Lumière, mais aussi à la librairie. Je participe également à l'accueil des élèves lors des séances scolaires. — Laura Lépine

ENSEMBLE, PARTAGEONS LES ÉMOTIONS DU CINÉMA



BNP PARIBAS, PARTENAIRE DU FESTIVAL LUMIÈRE DEPUIS SA CRÉATION

Partenaire passionné du 7^e art depuis plus de 100 ans, BNP Paribas est fier d'accompagner le festival Lumière depuis 14 ans, pour vous faire vivre la passion du cinéma. Prolongez l'expérience sur welovecinema.bnpparibas et sur @welovecinemafr



BNP PARIBAS

La banque d'un monde qui change



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 4 550 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org